

Mario Monicelli

Fin tragique pour celui que l'on considéra comme l'un des maîtres de la comédie italienne : le cinéaste Mario Monicelli s'est suicidé le 29 novembre en sautant par la fenêtre de sa chambre de l'hôpital San Giovanni, à Rome, où il était soigné pour un cancer en phase terminale. Il avait 95 ans.

Né le 16 mai 1915 à Viareggio en Toscane,

16 mai 1915 Naissance à Viareggio (Italie)

1951 « Gendarmes et voleurs »

1958 « Le Pigeon »

1959 Lion d'or à Venise

pour « La Grande Guerre »

1965 « Armée Brancaleone »

1975 « Mes chers amis »

1977 « Un bourgeois tout petit petit »

1991 Lion d'or à Venise

pour l'ensemble de sa carrière

29 novembre 2010 Mort à Rome

films d'un critique de théâtre, Mario Monicelli avait réalisé son premier long-métrage en 1934, en collaboration avec le futur éditeur Alberto Mondadori. Mais, à peine récompensé à Venise pour ce *I Ragazzi della via Paal*, qu'il avait tourné en 16 millimètres, il s'en retourne faire ses études d'histoire et de philosophie, puis choisit l'anonymat, signant en 1937 un deuxième film (*Pioggia d'estate*) sous pseudonyme (Michele Badiék). Il se cantonne au poste d'assistant pour Gustav Machaty, Augusto Genina, Mario Camerini et son ami Pietro Germi, développant une activité de scénariste qu'il continuera à mener de front avec celle de réalisateur. Il écrit pour Camerini, Carmine Gallone, Luigi Zampa et Germi toujours. Il est l'auteur de *Riz amer*, de Giuseppe De Santis, de *L'Evadé du baigne* et du *Cavalier mystérieux*, de Riccardo Freda, ou de *A cheval sur le tigre*, de Luigi Comencini.

Cet autre scénariste prolifique qu'était Steno est longtemps son complice. Avec lui, il développe une sorte d'atelier dont font partie les incontournables Age et Scarpelli, signe de nombreux scripts pour le comique Toto, qu'il tire de la farce vers la comédie de mœurs. Jusqu'en 1955, Steno et Monicelli concoctent ensemble leurs scripts, en dirigeant la mise en scène à tour de rôle et la signent en duo. En cette période de crépuscule du néoréalisme, les deux compères se heurtent souvent à la censure.

Les pouvoirs publics trouvent choquant qu'un délinquant et un policier fassent cause commune (*Gendarmes et voleurs*, 1951), ou qu'une jeune fille suicidaire ne trouve aide et réconfort que chez les communistes (*Toto e Carolina*, 1953).

Mais Mario Monicelli, que Vittorio Gassman dépeint comme un « metteur en scène brusque et sévère, n'aimant guère les pertes de temps et les parolotes inutiles », poursuit, vaillant que vaillant, dans sa veine subversive, impose son sens de l'ironie dans un genre nouveau : la comédie policière, où les per-

sonnages oscillent entre le cynisme et l'humanisme. Le film le plus représentatif de ces chroniques dérisoires situées en prison est *Le Pigeon* (1958), où un braqueur récidiviste cherche à trouver un innocent prêt à s'accuser à sa place.

L'un des plaisirs de Mario Monicelli était d'utiliser des acteurs à contre-emploi (par exemple Alberto Sordi dans un rôle tragique pour *Un bourgeois tout petit petit*, 1977) ou d'imposer des visages nouveaux. Ce fut le cas dans *Le Pigeon*, où il bataille ferme pour imposer quelqu'un auquel les producteurs trouvaient un « profil de condottiere » : Vittorio Gassman. L'acteur a raconté comment il subit de longues séances de maquillage : « On essaya tout : de baisser le front avec une moumoute, de mettre les oreilles en éventail, de déformer le nez aquilin en le bourrant de prothèses en caoutchouc. Il en résulta la tête "très peuple" et éminemment sympathique de Peppe, dit "la Panthère" : un boxeur sonné auquel l'adjonction d'un pathétique bêgalement ajoutait beaucoup. »

Cantoné jusqu'alors à des rôles de vilains balafrés dans des « films honteux », « navets en costumes », Vittorio Gassman sait gré à Monicelli de l'avoir fait « accéder à un cinéma honorable ». Il campera avec lui, en 1965, un inoubliable chevalier errant, matamore borné et fanfaron dans le picaresque *Armée Brancaleone*, où il mène une bande de va-nu-pieds minables d'un château l'autre dans l'Italie barbare du Moyen Âge : « *Ce Brancaleone fut un de mes personnages les plus populaires, surtout auprès des petits garçons qui me saluaient dans la rue en chantant la marche de cette fameuse armée.* » Pourfendant l'intolérance religieuse et sociale, cette parodie de *Don Quichotte* dotée d'une invention verbale hilarante (mélange de latin de cuisine et de variations dialectales) fut suivie, en 1970, de *Brancaleone aux croisades*.

Parmi les interdits du cinéma italien

figure alors celui de parler de la première guerre mondiale autrement qu'en exaltant ses héros. Tabou brisé par Mario Monicelli, qui, dans *La Grande Guerre* (1959, Lion d'or à Venise), fait jouer à Gassman et à Sordi le rôle de deux soldats pouilleux embrigadés dans un conflit qui ne les concerne pas, commandés par des officiers incompétents. Autre blasphème : en 1963, *Les Camarades* dépeint une grève à Turin en 1900, aux débuts du socialisme, sans gommer les contradictions ou les aspects caricaturaux de certains ouvriers. On lui reproche d'avoir traité avec humour un sujet sérieux.

En 1965, il signe un *Casanova 70* taillé sur mesure pour Marcello Mastroianni. En 1968, il extirpe Monica Vitti des emplois ténébreux que lui réserve Antonioni pour la plonger dans une fantaisie sicilienne, *La Fille au pistolet*. Après quelques échecs commerciaux, il réussit coup sur coup quelques-uns de ses films les plus marquants. Le premier est *Nous voulons les colonels* (1973), fiction politique déclinée sur le ton de la farce. Inspiré de la tentative ratée de coup d'Etat du prince Valerio Borghese, cet-

te satire cruelle de l'armée italienne montre un quarteron d'officiers comme des clowns, des pantins.

Les polémiques l'amuse

Réunissant Philippe Noiret, Ugo Tognazzi, Bernard Blier, *Mes chers amis* (1975) est une histoire d'amitié, celle de quadragénaires nostalgiques de leur jeunesse, qui perpétuent leurs blagues d'antan afin d'exorciser échecs, peurs et frustrations. Ils s'improvisent trafiquants de drogue, terrorisent un village, se plantent sur le quai d'une gare pour gifler les voyageurs penchés aux fenêtres d'un train qui démarre. Le film devait être tourné par Pietro Germi, qui en fut empêché par la maladie. Monicelli eut à cœur de le situer dans sa Toscane natale. Il tournera un *Mes chers amis 2* en 1982.

Suivent un film très ambitieux adapté d'un roman de Natalia Ginzburg, *Caro Michele* (1976), évocation de la perte d'influence historique d'une famille bourgeoise, puis *Un bourgeois tout petit petit*, où Alberto Sordi interprète un monstre petit-bourgeois, tyran domestique et employé de ministère mesquin, qui se transforme en meurtrier pour venger la mort de son fils tué par des truands.

Là encore, Mario Monicelli dérange. Certains lui en veulent d'avoir présenté son justicier comme un homme sympathique, en lequel chacun peut s'identifier, jusqu'à

excuser son geste. D'autres l'accusent d'avoir fait un film fasciste. Ces polémiques l'amuse.

Rosy la bourrasque, en 1980, où un ancien boxeur (Gérard Depardieu) tombe amoureux d'une championne de catch, est suivi de *Chambre d'hôtel* (1981), où un groupe de partisans du cinéma vérité filme par le trou de la serrure tout ce qui passe dans une chambre d'hôtel, en espérant révolutionner l'approche des rapports amoureux dans la société contemporaine. Leur pro-

ducteur les contraint à refaire le film avec des acteurs. *Il Marchese del Grillo* (1982) dépeint un aristocrate romain qui invente des farces diaboliques aux dépens de sa famille bigote et de la cour papale.

Mario Monicelli clamait haut et fort qu'il faisait des films « nationaux populaires », cherchant « le sentiment de l'épique dans les petits faits quotidiens de la vie ». Il avait reçu un Lion d'or pour l'ensemble de sa carrière en 1991. ■

Jean-Luc Douin



Mario Monicelli (gc)